

Arthur de La Borderie : une amitié nantaise

C'est d'un aspect tout à fait particulier de la vie d'Arthur Lemoyne de La Borderie qu'il sera ici question : son amitié pour le docteur Joseph Foulon, médecin et érudit nantais, et pour sa fille Armelle, dont il fut le parrain et qui fut ma grand-mère maternelle ; enfin, pour nombre d'érudits nantais. Des amitiés qui naquirent au cours du séjour qu'Arthur de La Borderie fit à Nantes de 1853 à 1858.

Si je puis en parler aujourd'hui, c'est que je possède d'Arthur de La Borderie huit lettres à Joseph Foulon et cinquante à ma grand mère. Les premières sont toutes, sauf une, de 1877-1878 ; les autres sont toutes, sauf une également, de 1881-1882 et de 1889-1890 ; je n'ai donc que quelques tranches d'une correspondance qui dut être très importante. S'y ajoutent, notamment, quatre lettres de madame de La Borderie (née Marie de la Bigne de Villeneuve, qu'A. de La Borderie avait épousée en 1858), du début de 1901, c'est-à-dire peu avant la mort de son mari. Enfin, j'ai eu connaissance d'une vingtaine de lettres d'Armelle Foulon à son parrain que Xavier Ferrieu a découvertes dans le fonds La Borderie aux Archives départementales d'Ille et Vilaine¹.

Pour cette étude qui permettra, je l'espère, de donner quelques aperçus sur la vie et le caractère d'Arthur de La Borderie, je me suis appuyé aussi sur la thèse de doctorat ès lettres consacrée par M. Jean-Yves Guiomar aux historiens bretons du 19^e siècle² ainsi que sur divers articles, notamment ceux qui sont parus voici cent ans à la mort de l'historien³.

Joseph Foulon était né à Mauron, Morbihan, en 1809. Après des études de médecine à Paris, où il connut, notamment, Lacordaire, Montalembert et Ozanam, il s'établit à Nantes où il est décédé en 1879.

¹ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 1106 et 1108.

² GUIOMAR, Jean-Yves, *Les historiens bretons au 19^e siècle. Le Bretonisme*, thèse pour le doctorat ès lettres, Rennes, 1986.

³ TIERCELIN, Louis, «Un vrai breton», *L'Hermine de Bretagne*, juillet 1901 ; Barthélemy POCQUET, «Arthur de La Borderie», *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, tome XXV, 1901 ; POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, B.-A., «Arthur de La Borderie, une vocation d'historien», *Nouvelle revue de Bretagne*, mars-avril 1952.

Selon ceux qui l'ont connu, Edmond Biré, le baron de Wismes et A. de La Borderie lui-même, c'était un homme de caractère et un érudit quelque peu original qui, dira A. de La Borderie, s'était lié à Nantes avec «tout ce que la ville possédait alors d'esprits distingués».

Il a publié maints ouvrages ou mémoires en matière de médecine, de politique, d'archéologie et de littérature. À titre d'exemple, on citera un long mémoire sur *Les fonctions de l'État* et une étude sur *La tradition de Merlin dans la forêt de Brocéliande*, tous ouvrages aujourd'hui tombés dans l'oubli. Membre de l'Association bretonne, il fut, en 1845, un des fondateurs de la Société archéologique et historique de la Loire-Inférieure et, en 1878, membre de la Société des bibliophiles bretons, fondée l'année précédente à Nantes par A. de La Borderie. J. Foulon fut, enfin, un collectionneur avisé de meubles anciens, de la haute époque au XVIII^e siècle. En 1878, il avait prêté à A. de La Borderie pour le musée de Vitré où ils furent mis en dépôt, vingt de ces objets dont trois tapisseries d'Aubusson du XVII^e siècle, deux statuettes polychromes, douze bois sculptés jugés «fort beaux» par A. de La Borderie, etc.

*

**

Arthur de La Borderie, on l'a vu, est venu à Nantes en 1853 où il habite d'abord rue Haute du Château, n° 17, puis, à partir de 1856, rue de l'Évêché, n° 2, dans «un très bel appartement», aux dires d'Edmond Biré⁴. Sorti premier de l'École des chartes le 18 janvier précédent, il aurait pu faire une carrière d'archiviste à Paris ou dans les départements. Mais il apparaît qu'il ne le souhaitait pas : doté d'une solide fortune qui lui permettait de vivre de ses rentes, il préférait garder sa liberté pour se consacrer à ses propres études.

Selon certains, néanmoins, A. de La Borderie était à Nantes archiviste en second. Mais Jean-Yves Guiomar a montré, d'après la correspondance de l'intéressé avec l'érudit et notaire de Blain Jacques-Marie Bizeul⁵, qu'il y était venu en qualité de chargé de mission à qui le ministre de l'Intérieur, de qui relevaient alors les archives départementales, avait confié le soin de classer les importantes archives conservées au château de Nantes, archives qui comportaient, notamment, celles de la chambre des comptes de Bretagne et le Trésor des chartes des ducs de Bretagne.

Le fruit de cette mission a été un rapport au préfet de la Loire-Inférieure sur les archives historiques du département. Pour Jean-Yves Guiomar, le travail accompli par A. de La Borderie a été très important «et son œuvre, qui a rendu de considérables services aux historiens de la pro-

⁴ BIRÉ, Edmond, *Mes souvenirs*, Paris, 1908.

⁵ Arch. dép. Loire-Atlantique, 2 S 3.

vince, est en grande partie édiflée à partir des archives du château». Même s'il est vrai qu'en 1855, un inspecteur général des archives, Francis Wey, lui a reproché de n'avoir travaillé que pour lui : «Rien n'est étiqueté, dit-il, et lorsqu'il est en voyage, la clef de ce fonds est perdue».

Nettement plus élogieux, cependant, est, deux ans plus tard, un autre inspecteur, Émile de Stadler, pour qui les travaux d'A. de La Borderie seront «on ne peut plus favorables aux archives de Bretagne». Et l'inspecteur de souligner que l'historien, s'il a été indemnisé, a néanmoins «personnellement supporté un surcroît de frais considérable», ce qui était bien dans sa manière.

À Nantes, A. de La Borderie fréquente tout naturellement ce que J.-Y. Guiomar appelle à juste titre, je pense, «les milieux érudits nantais [...] (qui) comptent un nombre exceptionnellement élevé de chercheurs de valeur», tels que le marquis de Grange de Surgères, qui fut le premier secrétaire de la Société des bibliophiles bretons, Eugène Orioux, historien de Nantes, René Blanchard et Stéphane Praud de la Nicollière, qui furent tous deux archivistes de la ville de Nantes, Charles Dugast-Matifeux, grand collectionneur de documents, et Jacques-Marie Bizeul.

Né en 1785, ce dernier avait 42 ans de plus qu'A. de La Borderie et on remarque que celui-ci, dans les lettres qu'il lui adresse de 1853 à 1856, le traite avec beaucoup de déférence, ceci malgré leurs différences d'opinion, pour ne pas dire leurs différends, sur les origines de l'histoire de la Bretagne. On note, en effet, si je comprends bien, que Bizeul, grand découvreur de voies romaines, fut le chef de file des «non-bretonistes» ou «romanistes», qui mettent l'accent sur l'importance de l'élément gallo-romain, alors qu'A. de La Borderie fut celui des «bretonistes», pour qui l'élément breton, arrivé d'Angleterre à partir de 460 environ de notre ère, fut déterminant.

Parmi les autres érudits qu'A. de La Borderie fréquente, et fréquentera d'ailleurs bien au-delà de son séjour nantais, on peut citer Alfred Lallié, historien de la période révolutionnaire en Loire-Inférieure, Olivier de Gourcuff, qui fut rédacteur en chef de la *Revue de Bretagne et de Vendée* fondée à Nantes par A. de La Borderie en 1856-1857, et aussi secrétaire de la Société des bibliophiles bretons ; Pierre de Lisle du Dréneuc, archéologue ; Pierre Pocard de Kerviler, auteur d'un important *Répertoire de bibliographie bretonne*. Enfin Léon Maître, qui fut pendant longtemps directeur des Archives départementales de Loire-Inférieure.

De son séjour à Nantes A. de La Borderie a manifestement gardé un bon souvenir. Le 14 janvier 1877, il écrit à Joseph Foulon : «Les cinq années que j'ai passées à Nantes de 1853 à 1858 – les cinq années de notre intimité – sont l'époque de ma jeunesse qui m'a laissé les meilleurs souvenirs... C'est le temps de ma seconde jeunesse... C'est le temps aussi où

je formais mes meilleures, mes plus intelligentes amitiés... Si, de par mon origine, ma famille et mon mariage, j'appartiens à Rennes, par mes sympathies intellectuelles et par mes amitiés personnelles, je suis toujours resté tourné vers Nantes». Voilà qui montre la force des relations établies entre l'historien breton et les Nantais. Et de fait, il apparaît qu'au cours de sa vie si active A. de La Borderie est souvent retourné à Nantes.

*

**

Mais revenons maintenant à Joseph Foulon et à sa fille Armelle. La première mention qu'on trouve de mon arrière-grand-père dans ce que je connais de la correspondance d'A. de La Borderie figure dans une lettre à Jacques-Marie Bizeul du 28 septembre 1855 à propos d'un voyage projeté ensemble à Brest : «J'espère toujours un peu entraîner Foulon...». Peu après, c'est sous un aspect des plus prosaïques que se manifeste leur amitié lorsque, le 29 mars 1856, A. de La Borderie écrit à Joseph Foulon : «Mon cher ami, vous savez que demain je vous attends à dîner à 6 heures du soir... (Pour six), mon argenterie est un peu courte, je vous prierai donc de bien vouloir me prêter six cuillers, six fourchettes, six petites cuillers et une losse... (et aussi), s'il était possible... l'une de vos bonnes seulement pour aider à servir à table».

Vingt-deux ans plus tard, le 1^{er} mai 1878, dans un billet adressé à «mon cher ami Joseph Foulon», qui devait se trouver alors à Paris, A. de La Borderie lui demande de lui trouver un logement pour environ six semaines, ce qui confirme une indication donnée par J.-Y. Guiomar selon laquelle A. de La Borderie se rendait chaque année à Paris pour un séjour de même durée.

*

**

Manifestement l'amitié d'A. de La Borderie pour Joseph Foulon fut doublée par ce que je crois pouvoir appeler une véritable affection pour Armelle Foulon, sa fille, sentiment dont l'historien décrit l'apparition dans sa lettre à Joseph Foulon du 14 janvier 1877, alors qu'il avait perdu de vue sa filleule depuis vingt ans : «Quand, sous les murs de Savenay [...] en septembre dernier, au congrès breton de Savenay [...] vous me présentâtes Armelle en me disant : «Voilà votre filleule» [...] je revis un instant, et clairement, toute cette époque de ma jeunesse. Et cette filleule oubliée par moi depuis vingt ans [...] fit revivre à mes yeux, objectivement, en quelque sorte, cette jeunesse [...]. L'impression de cette idée [...] entraîna vivement vers Armelle ma sympathie [et quand] je vis [...] qu'elle semblait prête à me rendre sympathie pour sympathie, ma sympathie à moi commença à se changer en affection».

«Je n'ai pas l'âme froide, vous le savez. J'aime et je hais vivement. J'ai besoin d'exercer les puissances d'affection qui sont en moi. Il en était

une malheureusement jusqu'ici restée sans emploi, celle que Dieu a mise en l'homme pour aimer ses enfants... Quand j'ai reconnu qu'Armelle méritait d'être aimée de moi comme une fille, cette puissance d'affection [...] s'est précipitée vers cette issue. Elle avait rencontré son emploi [...] C'est notre vieille amitié [...] qui m'avait donné il y avait vingt ans ma première filleule, c'est elle aujourd'hui qui me donne une fille d'autant plus chère qu'elle est la vôtre». On verra que ces sentiments n'ont jamais cessé jusqu'à la mort d'A. de La Borderie en 1901.

Voilà donc qui est de nature à adoucir quelque peu l'image d'homme passionné, susceptible, combatif, voire intolérant qui est celle d'A. de La Borderie, capable, comme il le dit lui-même, d'aimer et de haïr vivement dans le domaine de la recherche historique comme de la politique. De fait, le ton des lettres d'A. de La Borderie sera toujours très affectueux pour sa filleule, qu'il appelle «ma chère mignonne, ma chère petite fille», avec des formules telles que «mille bonnes amitiés à Eugène (son mari), à toi mille baisers, bien tendres, ma chère fille, et tout mon cœur».

Lors du mariage d'Armelle Foulon avec Eugène Boubée (négociant nantais, d'une famille originaire de Bayonne), le 6 avril 1880, A. de La Borderie fit inscrire dans le contrat de mariage qu'il lui laisserait 100 000 francs-or, qu'elle perçut, en effet, peu après sa mort.

*

**

Le plus souvent brèves, les lettres d'A. de La Borderie à sa filleule, qui n'était pas une intellectuelle, ne sont pas, à mon avis, d'un grand intérêt. Elles donnent cependant quelques indications sur ses activités et sur son caractère.

A. de La Borderie, on l'a dit, se rendait de temps en temps à Nantes, où l'attiraient en particulier les activités de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, et aussi celles de la Société des bibliophiles bretons. S'il le pouvait, il s'y trouvait le 22 février, jour anniversaire de la naissance de sa filleule, chez qui il descendait, et chez qui se réunissait le bureau de la Société des bibliophiles bretons, 3 place de la Petite-Hollande, sauf erreur dans un appartement de l'hôtel de la Villestreux.

Dans ses lettres, il se plaint souvent des difficultés que lui causent tant les bibliophiles bretons que la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*. C'est à Henri Lemeignen, le vice-président de la société, qu'il s'en prend le plus vivement, «cet atroce Lemeignen (qu'il lui arrive pourtant d'appeler «le bon Lemeignen») [...] paresseux comme un crabe velu», dont la négligence l'exaspère : «Voici huit jours que j'ai écrit à Lemeignen... ; je n'ai pas eu un mot de réponse. Est-il mort ? Est-il vivant ? Voyage-t-il en Amérique ? Je l'ignore. Rien. Rien. Je commence à être fort lassé du peu de concours que je trouve dans mes collègues du bureau (22 octobre 1881). [...] Il faudra que je me débarrasse de toutes

mes sociétés pour avoir un peu de temps pour mes études à moi et pour mes affections» (23 janvier 1882).

Il apparaît, cependant, qu'Henri Lemeignen n'en voulut pas à A. de La Borderie de ce que Durtelle de Saint Sauveur⁶ appellera «des exagérations de langage», dont leur auteur réservait sans doute à sa filleule les manifestations irritées. Ceci à en juger par le discours que, toujours vice-président de la Société des bibliophiles bretons, H. Lemeignen prononça sur la tombe de l'«illustre» fondateur et président de la Société dont il vanta non seulement les mérites mais encore «le bon sourire avec lequel il accueillait ses amis»...

La même année 1889, le soin d'imprimer la *Revue de Bretagne*, devenue le *Bulletin de la Société des bibliophiles bretons*, fut confié à un imprimeur de Vannes ; mais A. de La Borderie n'y trouva «qu'un surcroît d'ennui et d'embêtement (puisqu'il faut dire le mot) résultant en particulier de ce que l'imprimeur [...], qui se nomme Lafolye, semble tenir à justifier son nom. Tu penses bien que ce n'est pas Lemeignen qui me prête quelque assistance. Heureusement, [Olivier de] Gourcuff [qui est secrétaire de la revue] fait de son mieux pour m'aider à sortir de ce pétrin. [...] Sans lui [...] j'aurais tout lâché et envoyé promener».

On notera aussi – bien qu'il n'y en ait pas trace dans la correspondance, encore une fois incomplète, que nous possédons – qu'A. de La Borderie connut à Nantes d'autres désagréments lorsque, en 1886, il prit très vivement parti pour la restauration complète des voûtes en plein cintre de la crypte de la cathédrale contre les «vandales», disait-il, qui s'y opposaient. Mais il fut désavoué non seulement par l'archiprêtre mais aussi par l'architecte du gouvernement et même la Société archéologique. C'est alors, au dire de Léon Séché⁷, qu'il décida de transférer à Saint-Brieuc le siège de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, d'où elle revint à Nantes en 1889.

Toute sa vie, A. de La Borderie paraît avoir beaucoup voyagé, en premier lieu à l'occasion de congrès ou réunions des associations et des revues qu'il animait. D'abord en diligence, puis en train. Dans plusieurs lettres adressées de Nantes en septembre 1855 à Jacques-Marie Bizeul, il donne au «vénérable doyen» (qui est alors âgé de 70 ans) maints détails sur le meilleur moyen de se rendre à Brest : soit dans une diligence «de grand format», départ de Nantes à 8 heures du soir, arrivée à Brest le surlendemain matin vers 4 ou 5 heures, sans changer de voiture ; soit dans une diligence «de seconde grandeur à deux compartiments», avec changement à Lorient et à Châteaulin, «où cette seconde voiture verse ses voyageurs sur un bateau à vapeur qui descend l'Aune et traverse la rivière de Brest» ; soit

⁶ DURTELLE DE SAINT SAUVEUR, E., *Histoire de Bretagne des origines à nos jours*, Plihon, Rennes, 1935.

⁷ SÉCHÉ, Léon, «Le dernier historien de la Bretagne», *Revue des deux mondes*, tome IV, août 1902.

enfin dans une «grande diligence à trois compartiments». Le tout au prix de 35 ou 40 fr., pour un aller simple, sauf erreur.

L'année suivante, du 10 au 18 ou 19 septembre 1856, A. de La Borderie et Joseph Foulon font ensemble une promenade archéologique au centre de la Bretagne, à Rostrenen par Corlay, Bourbriac et Bulat-Pestivien. Partis de Nantes à 8 heures du soir dans un coupé des messageries impériales, ils arrivent le lendemain à Vannes où ils rencontrent Charles de Keranflech, archéologue et propriétaire terrien, avec qui ils poursuivent leur voyage d'abord en diligence jusqu'à Pontivy, puis dans une «voiture à un cheval et quatre roues», en passant par le château de Quelenec, qui appartient à M. de Keranflech. Les «notes abrégatives» prises par J. Foulon nous apprennent peu de choses sur A. de La Borderie, sinon que celui-ci possède un talent spécial pour le déchiffrement des inscriptions anciennes. Et aussi que «la vue spectacle sur la Cornouaille» qui s'étend au pied du château de Quelenec, «dilata [si bien] le cœur bas-breton de La Borderie, né à Vitré, [qu'] il entonna, malgré lui, quelques couplets du *Lez Brez* de Brizeuc». Ce dont on peut s'étonner quand on sait qu'A. de La Borderie, né en effet à Vitré, est plutôt haut-breton et qu'il ne parlait pas le breton. Mais sans doute en savait-il assez pour connaître au moins quelques couplets d'airs et de chants à la gloire de la Bretagne.

De ses voyages en train, A. de La Borderie paraît surtout avoir retenu l'inconfort. Se rendant, le 1^{er} septembre 1881 à Keransker, près de Quimperlé, «au fond de la Basse-Bretagne», chez Théodore de La Villemarqué, il dénonce d'abord la mauvaise qualité du buffet de la gare de Rennes avant de décrire d'une plume alerte sa visite à l'auteur du *Barzas Breiz*, qu'il trouve d'ailleurs au lit. «À son défaut, nous fumes reçus (M. de Kerdrel et moi) par les fils, filles et bru de la Villemarqué ; et la fille surtout est presque aussi habile à bien recevoir ses hôtes que la colonelle Herbet, de Vitré (personne non identifiée) [...], c'est-à-dire qu'elle cause comme un parlement sans vacances : très aimable et très distinguée d'ailleurs».

Enfin, rentrant de Paris après son élection à l'Institut, le 13 décembre 1889, il dit avoir souffert «d'une affreuse bronchite qu'il avait prise [...] dans les voitures glaciales de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest» (9 janvier 1890).

On sait qu'A. de La Borderie, qui fut conseiller général, puis député d'Ille-et-Vilaine de 1871 à 1876, renonça à la vie politique après son échec aux élections de cette année-là. Mais on voit, à la lecture de sa correspondance avec sa filleule, qu'il avait gardé un goût très vif pour la chose publique : «Voyant tout aller de mal en pis et ne voyant point encore par où sortir du bourbier où nous sommes, j'ai pris, écrit-il le 24 août 1881, le parti d'y songer, d'en parler de moins en moins, de me réfugier de plus en plus dans mes livres et mes parchemins. [...] Ce qui n'empêche pas que je ne sois bien aise de voir M. Ch. Le Cour tenir en échec ce gueux de Laisant».

On voit que le ton peut être mordant, tout comme lorsque, le 7 octobre 1889, A. de La Borderie commente le double succès à Nantes et à Saint-Nazaire de deux de ses amis, MM. Le Cour et Maillard, non seulement parce que le premier est «un des députés [...] les plus capables de la Loire-Inférieure et de la Bretagne» mais aussi parce que, dit-il, «je suis bien aise que cet insupportable van Iseghem, qui a si furieusement tombé notre ami Lemeignen (le vice-président de la Société des bibliophiles bretons), reçoive à son tour un camouflet». Quant à l'adversaire de M. Maillard, «le Fidèle Simon, [c'est] l'une des figures de fourbe et de républicain les plus plates et les plus répugnantes que je connaisse».

En Ille-et-Vilaine, enfin, «nous triomphons sur toute la ligne [...] Nul ne peut dire encore ce qui sortira de cette Chambre. Le malheur, c'est que, parmi les conservateurs, il n'y a pas de chefs, pas d'hommes vraiment habiles et supérieurs, capables de diriger une campagne».

*

**

En novembre et décembre 1889, alors qu'il est à Paris, A. de La Borderie déclare prendre son temps pour les visites et les démarches qui doivent préluder à son élection à l'Institut car, dit-il, «je me fatigue bien vite vu mon grand âge», alors qu'il n'a que 62 ans. Un peu plus tard, le 9 janvier 1890, il évoque la bronchite attrapée à son retour de Paris : «J'ai été secoué comme jamais je ne l'avais été de ma vie. Depuis le 1^{er} janvier je vais mieux.» Le 19 décembre 1890, c'est de «douleurs rhumatismales qui se promènent par mon individu, tantôt d'ici, tantôt de là», qu'il se plaint.

À la fin de 1900, il sent ses forces l'abandonner : «Ma chère mignonne», écrit-il de Vitré le 30 novembre dans la dernière lettre que j'ai de lui, «je suis trop pris et trop souffrant pour pouvoir écrire plus que quelques lignes. [...] Mes jambes [...] actuellement me refusent complètement leur service».

Le 11 février 1901, la fin est proche : «Ma chère Armelle», écrit madame de La Borderie, «mon pauvre Arthur [...] s'en va peu à peu... Vous ne pouvez, ma pauvre Armelle, vous faire une idée de l'état déplorable, physique et moral de mon pauvre Arthur. [...] Il a ses idées toutes brouillées et aujourd'hui, un peu de fièvre et de délire...». Et, le 14 février : «Il est tellement faible qu'il ne peut même pour ainsi dire pas parler [...] Il ne prend presque plus rien. Merci, ma chère Armelle, de votre affection pour nous deux... Priez pour nous».

Ainsi s'éteignit ce «flambeau jetant la plus vive lumière», selon un texte de saint Jean qui figure au dos de son image mortuaire. Et ainsi prend fin cette évocation de ce qui fut, je pense, une véritable amitié, et même une véritable affection, d'A. de La Borderie et de sa femme pour le docteur Joseph Foulon et pour sa fille.

Paul-Henri GASCHIGNARD

ANNEXE

Transcription de la correspondance d'Arthur de La Borderie¹

Lettres adressées à Joseph Foulon

1

Mon cher ami

J'avais l'intention d'aller savoir moi-même des nouvelles de votre voyage ; mais la besogne me presse et je me borne à vous envoyer Julien et Penndu.

Je voulais vous demander aussi un petit service. Vous savez que demain je vous attends à dîner à 6 heures du soir avec Ménard², le jeune Lallié³, son beau-frère Fleury et le jeune Hippolyte Thibaud⁴. Nous serons donc six, et mon argenterie est un peu courte en pareil cas ; je vous prierais donc de vouloir bien me prêter 6 cuillers, 6 fourchettes, 6 petites cuillers et une losse ; je fais prendre un panier à Julien pour qu'il puisse rapporter cela, si vous voulez bien me le prêter. Je ne vous cacherais point aussi que s'il vous était possible de me donner l'une de vos bonnes seulement pour aider à servir à table, je vous en serais fort obligé.

Veuillez offrir mes respects à Madame Foulon et offrir mes civilités à Mademoiselle Armelle

Tout à vous mon cher ami

Samedi 29 mars 1856

A de la Borderie

2

Rennes, 1^{er} janvier 1877

Mon cher ami, je crois devoir ajouter aux dernières lettres que je vous ai écrites quelques explications qui vous feront comprendre – aussi bien que moi-même – les motifs des dispositions que j'ai prises et vous les rendront très natu-

¹ A l'exception des lettres d'Armelle Boubée, toute la correspondance est propriété de l'auteur.

² Ménard (Anthime), 1809-1889, frère de Delphine Ménard (épouse de Joseph Foulon, mère d'Armelle Foulon). Avocat, homme de lettres et collectionneur. Bâtonnier de l'ordre des avocats de Nantes. Président de la Société académique (1862). Cf. MAILLARD, E., *Nantes et le département au XIX^e siècle*.

³ Lallié (Alfred). Historien et publiciste, 1832-1913. Député de la Loire-Inférieure à l'Assemblée nationale (1871). Auteur de nombreux ouvrages sur la période révolutionnaire en Loire-Inférieure.

⁴ Fleury, Hippolyte Thibaud : non identifiés.

relles. Vous verrez de plus que vous y êtes, vous personnellement, comme cause, pour plus que peut-être vous ne pensez.

Les cinq années que j'ai passées à Nantes de 1853 à 1858 – les cinq années de notre intimité – sont l'époque de ma jeunesse qui m'a laissé les meilleurs souvenirs et sur laquelle ma pensée se reporte avec le plus de plaisir. C'est le temps de ma seconde jeunesse (26 à 31 ans), de ma jeunesse virile. C'est alors que je choisis ma voie dans l'ordre des travaux intellectuels, que je commençai à l'explorer avec ardeur (heureux si (la) politique ne m'en avait pas distrait ; grâce à Dieu, j'y suis rentré). C'est le temps aussi où je formai mes meilleures, mes plus solides et mes plus intelligentes amitiés, avec vous, Ménard, Lallié, et quelques autres. Si par mon origine, ma famille et mon mariage j'appartiens à Rennes, par mes sympathies intellectuelles et par mes amitiés personnelles je suis toujours resté tourné vers Nantes.

En septembre dernier, au congrès breton de Savenay, ma rencontre avec Ménard, puis avec vous, avait vivement réveillé en moi les souvenirs de cette époque : souvenirs d'une ardente activité de cœur et d'esprit, souvenirs de ma meilleure jeunesse, qui ne s'offrent jamais à moi, je le répète, sans me donner à la fois plaisir et regret.

Quand sous les murs de Guérande vous me présentâtes Armelle en me disant : «Voilà votre filleule» il se produisit en moi un fait singulier. Je distinguai à peine Armelle à ce moment ; mais je revis en un instant, et clairement, toute cette époque de ma jeunesse dont je viens de vous parler. Et cette filleule, oubliée par moi depuis vingt ans, que depuis lors pour ainsi dire je n'avais pas revue, que je retrouvais tout à coup grande et belle personne, fit revivre à mes yeux, objectivement en quelque sorte, cette jeunesse dont le cher souvenir possédait mon esprit depuis quelques jours, et qui m'apparut là comme ressuscitée, personnifiée sous une forme et une figure qui du premier coup d'œil me semblèrent tout à fait aimables.

Tout cela sans doute n'est guère clair. J'espère cependant que vous me comprendrez. Ce qui est sûr, c'est que l'impression de cette idée fut très forte et entraîna vivement vers Armelle ma sympathie, déjà disposée à prendre ce chemin par le désir que j'avais de réparer le tort, beaucoup trop prolongé, de mon indifférence et de mon oubli.

En causant avec Armelle, surtout le lendemain sur la route de Saint-Nazaire, je vis que, sans tenir compte de tous mes torts envers elle, elle semblait prête à me rendre sympathie pour sympathie. Ma sympathie à moi commença alors à se changer en affection : changement déjà opéré – par suite de notre petite correspondance – au moment où je vous pris Armelle pour l'emmener à Vitré.

À Vitré, quand j'ai connu Armelle, quand j'ai vu son affection répondre à la mienne, il s'est passé en moi quelque chose de très simple.

Je n'ai pas l'âme froide, vous le savez. J'aime et je hais vivement. J'ai besoin d'exercer les puissances d'affection qui sont en moi. Il en était une malheureusement jusqu'ici restée sans emploi, celle que Dieu a mise en l'homme pour aimer ses enfants. – Un parrain, au point de vue chrétien et dans nos mœurs de Bretagne, c'est un second père. Une filleule, c'est comme une fille ; *filiola* est un diminutif affectueux de *filia*. Quand j'ai reconnu qu'Armelle méritait d'être aimée de moi comme une fille, cette puissance d'affection, restée en moi inactive et comme emmagasinée depuis longtemps, s'est précipitée vers cette issue. Elle avait ren-

contré son emploi ; pour le remplir il lui fallait votre consentement ; vous l'avez donné, je vous en remercie de tout cœur, cher ami, comme je vous remercierai toujours de m'avoir donné Armelle pour filleule.

Quand aux dispositions que j'ai prises, rien de plus naturel, du moins pour ceux qui aiment à mettre d'accord leurs sentiments et leurs actes. Mon frère et ma sœur étant sans enfants, ma fortune irait, au-delà, à des collatéraux qui me sont assez indifférents, tous fort à l'aise, quelques uns plus riches que moi. Je suis donc parfaitement libre de disposer de mes biens selon l'ordre de mes affections. Je l'ai fait. En ce qui concerne ma fille d'adoption, je n'ai qu'un regret et je vous l'ai dit, c'est de ne pouvoir faire mieux, du moins pour l'instant.

Vous voyez, mon cher ami, que dans toute cette affaire, c'est notre vieille amitié, toujours persistante je vous le répète, qui a été la cause première et en même temps la cause très prochaine de tout ce qui s'est fait. C'est elle qui m'avait donné, il y a vingt ans, ma première filleule ; c'est elle aujourd'hui qui me donne une fille, et une fille d'autant plus chère qu'elle est la vôtre.

[La suite manque]

3

Rennes mercredi 30 janvier 1878

Mon cher ami, j'étais très pressé hier à Vitré quand je fermais ma lettre, et je n'eus pas le temps de vous remercier suffisamment de votre envoi ni de vous en parler en détail.

Vos bois sculptés sont très beaux, je ne sais trop auxquels donner la préférence. Cependant il y a les deux panneaux à arabesques et les deux vantaux portant chacun une femme dans un cadre ovale, qui m'ont tout particulièrement frappé. J'ai trouvé aussi quatre pieds de table (je crois) formant cariatides, dont vous ne m'aviez point parlé dans votre lettre, et qui sont cependant d'un fort bon style.

Somme toute, j'ai trouvé dans le coffre, les trois tapisseries annoncées – 12 bois sculptés, – le bel anneau de marteau XVII^e siècle – les deux statuettes polychromes qui sont fort belles, et enfin la pomme de croix processionnelle garnie d'émaux (en tout 19 articles).

Tout cela fera grand bien à notre petit musée, pour lequel j'ai acquis aussi à Rennes quelques panneaux de bois fin XV^e à dessins flamboyants, mais sans figures, qui, bien moins artistiques que les vôtres, nous formeront néanmoins, en s'y joignant, une petite collection de bois sculptés bretons qui ne manquera pas d'intérêt.

Vos deux statues polychromes XIII^e et XIV^e siècle sont tout à fait intéressantes, et nous n'avions rien de pareil.

Je voudrais bien vous avoir à Vitré pour m'aider à ranger cela un peu proprement dans notre salle d'autant que nous sommes assez mal outillés ; mais il faudra que je me guide par mes seules lumières ; heureusement je ne fais encore que du

provisoire et quand vous viendrez à Vitré il sera encore temps de prendre vos avis – et même vous me les donnerez bien à Nantes quand nous irons vous y voir le 22 février.

Mais cela ne vous dispensera pas de venir à Vitré jouir sur les lieux de notre reconnaissance pour votre très utile et très intéressant dépôt.

Merci donc encore une fois mon cher ami et croyez moi toujours

Tout à vous de cœur

Arthur de la Borderie
22 rue St Louis Rennes

Lettres adressées à Armelle Boubée

1

Kermalo par Paramé (I. et Vil.)
24 août 1881

Ma chère mignonne, je suis bien dans tes dettes. J'ai eu beaucoup de travail ces temps-ci, j'en ai encore beaucoup plus que je n'en puis faire d'ici la fin du mois, et cependant il faudrait tout faire d'ici là : évidemment il ne sera pas fait, mais j'en voudrais bâcler pourtant le plus possible.

Excuse-moi donc, ma chère fille, si je suis si en retard avec toi. Jadis c'était toi, maintenant c'est moi : chacun son tour. Je n'en veux point à toi, ni à ta Riquette⁵ d'avoir tout gentiment déchiré un petit coin de ton avant-dernière lettre, au contraire cela m'a fait plaisir de voir que cette petite prend déjà une certaine part à notre correspondance et s'y intéresse à sa façon. C'est dans cette lettre que tu me transmettais les renseignements qu'Eugène⁶ a bien voulu me donner sur les obligations égyptiennes, remercie le de ma part, je lui en suis très obligé.

C'est là aussi que tu me parlais des conversations de ta tante Ménard⁷ sur les dangers, les appartements et les blanchisseuses de Paris. Il est certain que, le cas échéant, les blanchisseuses auraient pu devenir pour le jeune Anthime⁸ encore plus dangereuses que les statues de Sèvres à la cuisse trop décolletée qu'on tourne vers la glace. Garde aussi cela pour toi seule, je t'en prie, sans quoi je passerai à la fois pour mauvais plaisant et mauvaise langue.

⁵ Armelle, fille aînée d'Armelle Foulon, née le 10 janvier 1881.

⁶ Eugène Boubée (1846-1904), mari d'Armelle Foulon. Négociant. Trésorier adjoint de la Société des bibliophiles bretons.

⁷ Épouse d'Anthime Ménard (ci-dessus, note 1).

⁸ Anthime Ménard fils (1861-1923), fils du précédent, cousin germain d'Armelle, avocat. Maire de La Chapelle-Launay (Loire-Atlantique). Député. Directeur du journal *Le Nouvelliste de l'Ouest*. Membre de la Société des bibliophiles bretons (Voir *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, 1900).

Enfin, ta bonne tante, la voici revenue de ses émotions, de ses appréhensions. Ce n'est pas que je m'en réjouisse. J'aurais eu, de toute façon, bien de la joie de voir ce digne Ménard élu – quoique, pour lui, cette vie eût été, je le crains, plus fatigante encore que celle qu'il mène. Il y a 4 ans, en 1877, il aurait eu bien plus de chances, il aurait été à peu près sûr d'un succès. Mais en 4 ans les choses changent. L'extrême-droite tint à mettre là il y a 4 ans comme candidat le jeune Lareinty⁹ qui échoua, et Ménard qui eût réussi il y a 4 ans, échoue aujourd'hui. Je te dis cela parce que tu m'as écrit que tu causes maintenant politique, autrement je ne me le serais pas permis : d'autant que pour ma part, voyant tout aller de mal en pis et ne voyant point encore par où sortir du bourbier où nous sommes, j'ai pris le parti d'y songer, d'en parler de moins en moins, de me réfugier de plus en plus dans mes livres et mes parchemins.

Cela n'empêche pas que je ne sois bien aise de voir M. Ch. Le Cour¹⁰ tenir en échec ce gueux de Laisant ; quant à l'issue définitive, je n'ose pas y avoir confiance ; mais c'est déjà quelque chose que de le tenir pendant 15 jours le bec dans l'eau.

Décidément, la politique m'envahit malgré moi. Il faut que je finisse. Je coupe donc court, d'autant qu'on me demande cette lettre pour la porter à la poste.

Mille amitiés à Eugène. À toi, mignonne, mille baisers, mille caresses, et tout mon cœur.

Arthur de la B

Dis toutes mes sympathies à ton oncle Ménard, au sujet de sa lutte électorale, quand tu le verras.

2

Keransquer, près Quimperlé (Finistère)

27^{bre} 1881

Ma chère fille,

Je t'écris du fond de la Basse-Bretagne de chez mon ami La Villemarqué chez qui je suis venu passer trois jours avant le Congrès de Redon, pour faire une réunion archéologico-historique.

Je suis parti hier de Kermalo à 5 h du matin, de la gare à 5 h 45 et j'étais ici à 5 h du soir. Malheureusement – mais c'est le seul malheur qui me soit arrivé dans ce voyage – j'avais eu la sottise (quoique j'eusse près de 2 heures à rester à Rennes de 8 h 45 à 10 h 37), j'avais eu la sottise de ne point écrire à la cuisinière de mes belles-soeurs de me faire un déjeuner que j'avais très bien le temps d'aller chercher

⁹ Jules Baillardel de Lareinty, futur député de Saint-Nazaire.

¹⁰ Charles Le Cour Grandmaison, député, puis sénateur conservateur.

et de mettre en lieu sûr ; je m'étais fié au buffet de la gare, il a outrageusement abusé de ma confiance pour m'empoisonner le plus vilainement du monde. Oui, ma pauvre chère fille, si tu as encore un parrain au monde, tu ne le dois qu'à ma forte constitution qui m'a permis de survivre aux attentats de cette gare homicide qui sous prétexte de bouillon m'a donné une eau chaude saumâtre et sous figure de rosbeef une semelle de botte desséchée par un long usage.

Enfin, je suis encore en vie, c'est l'important. Arrivé ici, autre contretemps qui pouvait être un malheur ; alors cela ferait deux malgré ce que j'ai dit plus haut. Ce contretemps, c'est que mon hôte et ami La Villemarqué s'était trouvé pris de maux d'estomac l'après-midi et était couché. Mais comme c'est nerveux, il va se remettre debout ce matin et faire l'excursion tout de même ; il paraît que c'est à peu près passé et qu'il lui faut justement le grand air pour le remettre. À son défaut, nous fûmes reçus (M. de Kerdrel et moi, car nous étions ensemble depuis Lorient) par la fille, fils et bru de La Villemarqué ; et la fille surtout, mariée à un marin qui navigue, est presque aussi habile à bien recevoir ses hôtes que la colonelle Herbet de Vitré (que tu te rappelles peut-être) c'est-à-dire qu'elle cause comme un parlement sans vacance : très aimable et distinguée d'ailleurs, parfaite si sa langue savait parfois s'arrêter. Mais mieux vaut ce petit défaut que l'inverse, celui de ne rien dire.

Tu vois, ma chère fille, que ma plume est comme la langue de la fille de mon ami Villemarqué, et qu'elle ne peut s'arrêter quand elle est en train de débiter des balivernes – et qui pis est, des balivernes qui doivent médiocrement t'amuser, car je ne parle que de moi tout le temps. Hélas j'ai laissé ta dernière lettre à Kermalo, et j'ai la mémoire si courte maintenant, que je ne puis plus me rappeler ce qu'elle contient.

Si tu m'écris dimanche, comme j'espère, adresse moi ta lettre au collège St Sauveur à Redon (Ille-et-Vilaine). Le collège étant en vacance, fournira des chambres à moi et à quelques autres congressistes, mais nous mangerons à l'hôtel. Je compte rester à Redon du 4 au soir (nous y irons coucher dimanche) jusqu'au 11 courant.

Mille bonnes amitiés à Eugène. À toi mignonne, mille baisers et tout mon cœur

Arthur de la Borderie

3

Quintin, 22 octobre 81

Ma chère petite fille, il n'y a pas à craindre que mon séjour à Quintin empêche ou retarde mon voyage à Nantes.

Ce n'est pas de ce côté que viendrait le retard (s'il vient, ce qui ne sera pas), mais plutôt du côté des Bibliophiles Bretons eux-mêmes. Voici 8 jours que j'ai écrit à Le Meignen¹¹ pour le prier de fixer au plus tôt le jour de la séance ; je n'ai

¹¹ Henri Le Meignen, de Nantes, vice-président de la Société des bibliophiles bretons.

Keransquer
 Kerando, prie Quimperlé
 27 br, 881. (Finistère)

Ma chère fille,

Je t'écris des fond de la Basse Bretagne
 de chez mon ami La Villemarqué chez
 qui j'ai mis votre passage trois jours avant le
 Congrès de Redon, pour faire une excursion
 archéologique - historique -

Je suis parti hier de Kermandic à 9 h
 du matin, de la gare à 9 h. 45 arrivant
 ici à 9 h. du soir. Malheureusement
 - mais c'est le seul malheur qui m'est
 survenu dans ce voyage - j'avais
 en la soirée (quoique j'aie pris de 8 heures
 à 10 heures à Rennes de 8 h. 45 à 10 h. 30)
 j'avais en la soirée de ma première
 la cuisinière de ma belle-sœur de
 faire un déjeuner que j'avais très bien

17 Drape Keransquer
 1 m. 1/2

pas eu un mot de réponse. Est-il mort ? Est-il vivant ? Voyage-t-il en Amérique ?
 Je l'ignore. Rien, rien.

Je commence à être fort lassé du peu de concours que je trouve dans mes col-
 lègues du bureau depuis que le pauvre Perthuit a été frappé. Encore m'écrit-il plus
 souvent que Le Meignen, car j'ai reçu récemment (depuis un mois) deux lettres de lui.

Je prévois que nous ne partirons d'ici que mercredi (du moins je le crains), il faudra bien toucher barre à Vitré deux ou trois jours avant de repartir – Je ferai mon possible pour être à Nantes le 29, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit. J'y serai au plus tard le 31, c'est-à-dire de lundi prochain en huit jours, mais j'espère y être le 29. J'y resterai comme d'ordinaire 4 ou 5 jours.

Ici nous avons un temps varié, très beau un jour, très vilain le lendemain ; nous avons profité de tous les beaux jours pour nous promener et courir dans ce pays qui est admirable et très varié. Quand il pleut, je vais travailler ou plutôt m'amuser dans les archives du château où j'entre comme je veux, car on m'en a confié les clefs.

Bonsoir ma mignonne, l'heure de la poste me presse ; embrasse pour moi ta jolie Riquette et garde-moi quelques dragées du baptême où tu as été marraine.

Mille amitiés à Eugène – et aussi à Auguste¹² et à Arthur¹³ quand tu les verras.

À toi, ma chère fille, mille baisers bien tendres et tout mon cœur

Arthur de la B

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de mon neveu le petit Anthime, qui m'a dit qu'il t'a vu (*sic*) depuis peu et t'a trouvé la mine fatiguée. Cela m'inquiète, es-tu souffrante, ma mignonne, parle-moi de ta santé.

4

Vitré, 25 9bre 1881

Ma chère petite fille, je ne tombe pas de sommeil comme tu le faisais, paraît-il, en finissant la dernière lettre que tu m'as écrite. Je dis paraît-il parce que tu me le dis toi-même, car autrement je ne m'en serais pas aperçu, si ce n'est à la brièveté de l'épître, qui n'en est pas moins fort bonne et fort aimable. Je souhaite que tu trouves celle-ci de même. Car, encore une fois, si je ne tombe pas de sommeil, je suis pourtant un peu endormi et j'en ai quelque peu le droit, étant réveillé depuis 4 heures du matin (il en est 10 du soir tout à l'heure) et ayant couru toute la journée dans la maison d'une bouquinerie à une autre (et tu sais qu'il y en a pas mal chez moi), toujours occupé à cette interminable opération de rangement de ma bibliothèque. J'ai cependant déjà atteint des résultats, sinon complets, du moins très satisfaisants, et j'irai encore travailler de mon mieux jusqu'à demain après-midi, où je voudrais avoir fini ce qui est indispensable pour que je travaille sans trop de peine, – car demain après midi, nous attendons le général Boisdemetz avec sa femme et sa fille, qui vont nous rester quelques jours, ce qui interrompra

¹² Probablement Auguste Foulon, né en 1810, frère de Joseph Foulon, secrétaire de la Chambre de commerce de Nantes.

¹³ Arthur de Lisle du Dréneuc, époux de Marie Foulon, sœur d'Armelle, et frère de Pitre de Lisle du Dréneuc, archéologue, conservateur du musée d'archéologie, puis du musée Dobrée, à Nantes.

nécessairement le cours de mes opérations bouquinières, et je voudrais que le plus fort fût achevé auparavant.

Il paraît donc que vous avez beaucoup fêté Mr et M^{me} Charles¹⁴ ; je ne m'étonne point que cela t'ait fatiguée, d'autant que tu as encore une autre cause de fatigue, comme je l'espère, tu travailles en ce temps-ci à me faire parrain.

Bonsoir ma mignonne, je retourne à mes bouquins, mais je sens que cela ne sera pas pour longtemps et qu'il va me falloir moi aussi dormir, car vraiment cela m'arrive quelquefois.

Mille amitiés à Eugène et à toi, mignonne, mille baisers, mille tendresses et tout mon cœur

Arthur de la B

5

Rennes rue St Louis 22
16 janvier 89

Tu as bien lieu, ma mignonne, de crier contre moi. Je suis décidément le plus vilain bigre de parrain qu'il y ait sous la calotte des cieux.

Laisser ainsi tes lettres si bonnes et si aimables sans réponse ! – J'en suis plus honteux que je ne puis dire. Pourtant je t'assure que si je pouvais t'ennuyer du détail de tous les ennuis et occupations forcées que j'ai eus depuis le 25 décembre particulièrement et auxquels je suis encore en proie, tu aurais quelque peu pitié de moi.

Quand je suis venu à Nantes en décembre, je voulais me débarrasser de la *Revue de Bretagne* qui me prend un temps considérable et me gêne beaucoup : je voulais la supprimer. Les Bibliophiles ont demandé à cor et à cri qu'on la transformât en bulletin des Bibliophiles Bretons en lui laissant son titre, mais en la faisant éditer par notre Société, et la faisant imprimer à Vannes où l'imprimerie est beaucoup meilleur marché.

J'ai eu le tort de consentir espérant trouver dans la société des auxiliaires qui me débarrasseraient de la plus grande partie du poids.

Jusqu'ici je n'ai trouvé qu'un surcroît d'ennuis et d'embêtement (puisqu'il faut dire le mot) résultant en particulier de ce que l'imprimeur de Vannes qui se nomme Lafolye, semble tenir à justifier son nom. Tu penses bien que ce n'est pas Lemeignan qui me prête quelque assistance.

Heureusement Gourcuff¹⁵ fait de son mieux pour m'aider à sortir de ce pétrin, et je suis très touché de son zèle. Sans lui d'ailleurs, j'aurais tout lâché et envoyé promener.

¹⁴ Probablement Charles Foulon (1849-1932), frère d'Armelle, époux de Marie Henry.

¹⁵ Olivier de Gourcuff, homme de lettres, auteur de pièces de théâtre ; délégué de la Société des bibliophiles bretons à Paris ; rédacteur en chef de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou* (1889-1900). Voir KERVILER, *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*.

Et voilà pourquoi je ne vais pas à Nantes. Car nous aurions voulu avant notre séance, faire paraître la 1^{ère} livraison de notre *Revue* qui doit paraître le 25 janvier et ne sera pas parue je le crains le 5 février.

De là résulte ma chère mignonne qu'à mon grand regret je ne puis encore rien prévoir sur la date de mon prochain voyage.

Et voici que j'arrive au bout de mon papier sans t'avoir adressé à toi, à Eugène et à tes trois jolies fillettes tous mes vœux les plus vifs, les plus sincères de nouvel an. C'est pourtant pour cela que j'avais pris la plume...

[*En marge, verticalement*]

..., et comme l'heure presse, je te prie, toi, Eugène (que j'aime beaucoup, tu le sais) et tes trois poulettes¹⁶, je vous prie tous de vouloir bien les recevoir et toi, mignonne, reçois avec cela tous mes baisers les plus tendres et tout mon cœur

Arthur de la B

Ci joint un petit morceau de papier pour acheter des bonbons à tes mignonnes ou tout ce qui pourra leur faire plaisir.

6

Rennes, 3 mai 89

Ma chère petite fille, c'est vrai que je suis bien coupable, et quoique j'eusse peut-être quelques excuses (les unes bonnes, les autres mauvaises à faire valoir) j'aime mieux faire mon *mea culpa*, dire mon *Confiteor* et implorer ton absolution.

Pâques au moins aurait dû me ressusciter, et il a fallu y ajouter toute la quinzaine. Allons, ma pauvre mignonne, tu as là décidément un vilain parrain. Autrefois il était mieux stylé, [...] trop bien peut-être. En vieillissant il est devenu lourd et paresseux... de plume au moins, mais pas de cœur, car son cœur, tu le sais, si vieux qu'il soit, ma chère petite fille, est toujours le même pour toi.

Ainsi vous voilà depuis longtemps déjà au Bois-Chabot¹⁷. Franchement sauf aujourd'hui qui a été une journée superbe, et deux ou trois autres beaux jours depuis le commencement du printemps sur le calendrier – donc sauf trois ou quatre beaux jours, tout le reste du temps n'a été guère propre à faire jouir de la campagne. Mais quand on aime sa campagne et son Bois-Chabot, on s'arrange malgré le temps pour s'y trouver bien. Donc, chère mignonne, puisque vous vous y plaisez vous avez raison d'y être. Tout ce qui m'ennuie c'est qu'avec les pluies et le voisinage de votre Loire et de ses marais, je crains toujours que tu ne sois reprise par les mauvaises influences qui t'avaient fait tant de mal. Quand je pense à cela, je ne suis pas tranquille.

¹⁶ Armelle, née le 10 janvier 1881, Madeleine, née le 30 octobre, 1883 et Élisabeth, née le 29 juin 1885 et filleule d'A. de La Borderie.

¹⁷ Maison de campagne d'Eugène et Armelle Boubée, à Bouguenais, près de Nantes.

Voilà, grâce à moi (quoique ce dût être grâce à Le Meignen), voici notre publication des *Chroniques de Bouchart* finie ; nous devrions avoir une séance des Bibliophiles Bretons sans tarder ; mais il nous faudra dans cette séance nommer un vice-président et un secrétaire pour remplacer M. de Gourcuff ; or nous n'avons point encore trouvé ces deux oiseaux rares, et il faut que nous soyons fixés avant d'avoir la séance. Le Meignen qui est à Nantes aurait dû s'en occuper, mais il est paresseux comme un crabe pelé (?). Je lui récris aujourd'hui pour le presser, puisqu'il ne fait rien autre chose pour la Société, de faire du moins celà et de voir certains membres dont il a été question entre nous.

Dès que nous pourrons voir qui nous nommerons, nous aurons une séance sans tarder, et ce sera certainement dans ce mois-ci. Malgré ton Bois Chabot, si je vais à Nantes, je trouverai bien moyen de te voir et de t'embrasser, ma petite fille, toi et tes poulettes.

En attendant à toi mille baisers bien tendres et tout mon cœur

Arthur de la B

Mille amitiés à Eugène. Dis moi si Le Meignen est actuellement à Nantes ou à la Classerie (ce qui pour moi est le même).

7

Vitré, 31 mai 89

Tu me demandes ma chère mignonne quand j'irai à Nantes. Je pensais y aller en mai – mais cet atroce Le Meignen ne l'a pas voulu.

Il était chargé de découvrir un secrétaire et un 2^e vice-président pour les Bibliophiles. Il a limaçoné d'une telle façon que ce n'est pas encore fini.

Et je vais à Paris demain 1^{er} juin mais, grâce à Dieu, pour 15 jours seulement ; j'aurais bien voulu m'en passer tout à fait, car j'ai bien plus à faire ici que là bas. Nous serons revenus forcément le 18 juin au plus tard.

Cela remet forcément la séance des Bibliophiles Bretons et mon voyage à Nantes à la fin de Juin. Il faut croire que d'ici là Le Meignen aura fini par découvrir un 2^e vice président car nous avons à peu près, m'a-t-on dit, un secrétaire.

S'il n'en finit pas je donnerai ma démission de Président ; je le lui ai signifié, car il me serait impossible de fonctionner avec une pareille charrette embourbée.

C'est bien ennuyeux tout cela, ma chère petite fille, et pourtant tu n'auras pas autre chose de moi, car je suis pris par mes préparatifs de départ pour demain.

Ecris moi à Paris et donne moi de vos nouvelles à tous, d'Eugène d'abord puis des trois jolies poulettes.

Mille amitiés à Eugène, et à toi, ma chère mignonne, mille baisers bien tendres et tout mon cœur.

Arthur de la Borderie

9 rue Roy, Paris

(jusqu'au 17 juin)

Kermalo, par Paramé
17 août 1889

Ma chère petite fille

Quoiqu'on dise : «Après la fête adieu le saint», je veux pourtant te souhaiter ta fête, qui était hier. Après tout le bon saint Armel qui, en sa qualité de vieux saint breton, est au nombre de mes amis particuliers, le bon Saint, dis-je, ne repoussera point, je l'espère, toutes les prières que je lui adresse pour toi et tous les tiens sous prétexte que je les lui adresse 24 heures trop tard. Et par conséquent, toi-même, ma chère mignonne, je l'espère aussi, tu voudras bien agréer aussi de ton côté, malgré ce retard, tous mes vœux et souhaits de bonne fête pour toi, pour tes gentilles petites filles et pour ton cher Eugène, que je ne sépare jamais de toi.

Donne moi de vos nouvelles à tous, ma chère petite fille, j'espère qu'elles sont bonnes.

Ici nous allons passablement.

Le brave Lemeignen n'a pas réussi contre Vaniseghem¹⁸ ; son échec malheureusement était prévu, mais je voudrais bien savoir combien lui et son concurrent ont eu de voix l'un en face de l'autre. Demande le à Eugène qui certainement doit le savoir, et écris-le moi le plus tôt possible.

Dans l'Ille-et-Vilaine nous avons fait des choses magnifiques pour le Conseil général, nous avons pris 7 sièges aux républicains sans en perdre un seul ; aussi la majorité est passée aux conservateurs, et c'est mon frère probablement qui sera élu, lundi prochain, président du Conseil général, quoiqu'il ne s'en soucie guère, car c'est souvent une charge assez ennuyeuse. Nous *remontons* dans notre Ille-et-Vilaine, nous en avons besoin, car nous étions bien bas. Mais trêve à la politique qui est toujours très ennuyeuse. Ce qui est amusant, par exemple, c'est une promenade comme celle que nous avons faite à Clisson. Je m'en souviendrai longtemps.

Mille amitiés à Eugène. Embrasse tes poulettes pour moi et prends pour toi, mignonne, tous les tendres baisers que je t'envoie et tout mon cœur

Arthur de la Borderie

En marge, verticalement

Donne moi donc, si tu en as, des nouvelles d'Anthime, dis moi où il est, j'aurais un peu besoin de lui écrire. Sais-tu s'il persiste à se mettre en campagne d'élections ?

¹⁸ Homme politique nantais.

Vitré, 7 octobre 1889

Ma chère Mignonne,

En rentrant ici après une assez longue tournée en basse Bretagne, je trouve ta lettre qui m'annonce la triste nouvelle de la mort de M^{me} Edouard Boubée¹⁹, frère de ton cher mari. C'est un coup bien triste, et je te prie de dire à Eugène que je prends bien part à votre cruel chagrin : d'autant plus grand et plus profond dans une famille bien unie comme celle des Boubée.

D'après les nouvelles que le *Journal de Rennes* nous donne aujourd'hui, M. Le Cour est nommé député à Nantes et M. Maillard à S^t Nazaire ; on avait sur leurs élections de grandes inquiétudes (m'avait écrit Lallié). Je suis doublement charmé de voir M. Le Cour nommé : d'abord parce que c'est un très aimable homme, puis parce que c'est, à mon sens, un des députés les plus méritants et les plus capables de la Loire-Inférieure et de la Bretagne, enfin parce que je suis bien aise que cet insupportable Van Iseghem qui a si furieusement *tombé* notre pauvre ami Le Meignen, reçoive à son tour un camouflet. Quant à l'élection de M. Maillard à S^t Nazaire, je m'en réjouis aussi, pour lui et pour le camouflet donné à son adversaire, le *Fidèle Simon*²⁰, l'une des figures de fourbe et de républicain les plus plates et les plus répugnantes que je connaisse.

Dans l'Ille-et-Vilaine nous triomphons sur toute la ligne : 7 conservateurs et 1 boulangiste que les conservateurs n'ont pas combattu. Tous les opportunistes (ou républicains du jour) battus à plate couture.

Malheureusement il n'en est pas de même partout. Toutefois le gouvernement chante victoire beaucoup plus haut qu'il ne devrait le faire, et il aura bien des difficultés et des déceptions. Nul ne peut dire encore ce qui sortira de cette chambre. Le malheur c'est que parmi les conservateurs il n'y a pas de chefs, pas d'hommes vraiment habiles et supérieurs, capable (*sic*) de diriger une campagne : aussi je crains bien que nos pauvres députés ne sachent pas tirer parti de la situation.

Bon, mais voilà en vérité que je me laisse gagner par la politique. Pardon, ma chère petite fille, de t'avoir ennuyé (*sic*) de ce bavardage.

Mille bonnes et vives amitiés à Eugène, embrasse de ma part tes jolies fillettes – et à toi ma chère mignonne, mille baisers bien tendres, et tout mon cœur

Arthur de la B

¹⁹ Née Maisonneuve.

²⁰ Simon (Fidèle), député bonapartiste, puis républicain modéré.

10

Paris rue Castellane, 14.
10 décembre 89.

Ma chère mignonne

Je réponds à ta lettre du 3 courant qui m'est arrivée ici assez en retard, par la faute de la poste de Vitré.

Ici je suis depuis un mois à faire une campagne académique comme candidat à une place actuellement vacante de membre de l'Institut, dans l'Académie des inscriptions (Académie qui s'occupe des études historiques, des bouquins et parchemins, etc.) –

L'élection aura lieu vendredi prochain 13 courant, et battant ou battu, je retournerai le lendemain à Vitré, où il est nécessaire que nous soyons les 15 et 16 décembre. Je dis nous car ma femme et Marguerite sont avec moi – Marguerite qui attend et espère toujours une lettre de toi, que je te conseille de lui écrire afin de t'ôter ce remords (c'est bien à moi, si irrégulier et si retardataire, de prêcher de la sorte, mais mon sermon est fait...)

Les papiers que Mme Legrand a fait déposer chez toi, je te prie de bien vouloir les conserver fidèlement, ce qui aura lieu dans le courant de janvier, sans que je puisse maintenant fixer la date. Mais ce ne pourra guère être avant le 15 janvier.

Quant à mes chances de succès dans l'élection académique de vendredi prochain, elles ont, au dire de mes amis, bonne apparence. Mais tout scrutin pouvant être une boîte à surprises, je me garde pour ma part de rien pronostiquer, et j'attends patiemment l'événement.

Je pense que vous allez songer à rentrer à Nantes ; le froid, la neige, le brouillard vous y invitent. Toutefois je t'envoie encore la présente au Bois-Chabot.

Embrasse pour moi tes jolies fillettes ; toutes mes meilleures amitiés à ton cher mari. Et à toi, mignonne, tous mes plus tendres baisers et tout mon cœur.

Arthur de la Borderie

À partir du 14 courant je te prie de m'écrire à Vitré, – et à Marguerite à Rennes.

11

Paris rue Castellane 14
13 déc. 89, soir.

Ma chère mignonne

Je pense – bien que tu ne m'en aies pas accusé réception – que tu as fini par recevoir ma dernière lettre, où je te disais que j'étais à Paris pour soutenir ma candidature à une place vacante de membre de l'Institut.

L'élection a eu lieu cette après-midi, et j'ai été nommé membre de l'Institut par 24 voix contre 16 et 2 voix perdues. Demain matin nous retournons à Vitré ; quant à l'époque de mon voyage à Nantes, ce ne pourra être qu'en janvier mais la date n'en est point encore déterminée(*) – Je t'écris la présente lettre pour que tu apprennes par moi mon succès de l'Institut, encore bien que peut-être Eugène l'aura-t-il lu dans quelque journal avant que cette lettre ne te parvienne, car il est trop tard pour qu'elle puisse partir ce soir.

Mille amitiés à Eugène, et à toi, ma chère petite fille, mille baisers bien tendres et tout mon cœur

Arthur de la B

(*) J'aimerais mieux que ce fût dans le commencement, du 1^{er} au 10 par exemple, mais rien n'est arrêté.

12

Vitré 30 nov. 1900

Ma chère Mignonne,

Je te remercie de ton aimable lettre et des détails curieux et intéressants qu'elle contient sur la fête du Sacré-Cœur à Nantes.

Mais hélas ! je ne t'en parlerai pas longtemps, cela me serait impossible, car je suis trop pris et trop souffrant pour pouvoir écrire plus de quelques lignes.

Quoiqu'il y ait du mieux dans ma situation, mon retour complet à la santé et à la jouissance de mes jambes (qui actuellement me refusent complètement leur service), ce retour est encore, je le crains, bien éloigné. Pardonne-moi donc, ma chère mignonne, de t'écrire *si court*.

Toutes mes amitiés bien vives à Eugène, mille tendresses à tes gentilles fillettes.

À toi, ma chère petite fille, mille baisers et une grosse part de mon cœur

Arthur de la Borderie

Paris rue Castellane 14
13 déc. 89, soir.

Ma chère nigroune,

Je pense — bien que tu ne m'en aies pas
accusé réception — que tu as fini par
recevoir ma dernière lettre, où j'étais dit-
que j'étais à Paris pour soutenir
ma candidature à une place vacante
de membre de l'Institut.

L'élection a eu lieu cette après-midi,
et j'ai été nommé membre de l'Institut
par 24 voix contre 16 et 2 voix perdues.
Demain matin nous retournerons à Vittel;
quant à l'époque de mon voyage à
Nantes, ce ne pourra être qu'en janvier
mais la date n'est point encore déter-
-minée^(#) — Je t'écris la présente lettre

(#) J'aimerais mieux que ce fût dans le commence-
-ment, du 1^{er} au 10 par exemple, mais rien n'est arrêté

pour que tu apprennes, par nos bons
succès de l'Institut, en outre que
 peut-être Eugène d'Amant, il en
 dans quelque journal avant que
 cette lettre ne te parvienne, car il
 est trop tard pour qu'elle puisse partir
 ce soir.

Mille amitiés à Eugène, et à toi,
 une chère petite fille, mille baises
 bien tendres et tout mon cœur

Arthur de la B

Lettres reçues d'Armelle Boubée

1

Nantes 30 janvier 1882

Mon cher Parrain

J'avais remis à vous écrire à hier au soir, Marie ayant passé la journée d'hier avec moi ; mais voilà qu'en sortant de table, je me suis endormie si profondément qu'Eugène m'a réveillée pour me faire me coucher pour de bon. Vous savez que par le temps qui court il me prend de ces envies de dormir irrésistibles, que je connaissais bien quelque peu auparavant, mais moins cependant. Et pourtant ce n'est pas la fatigue qui devrait m'endormir ces temps-ci ; voilà quinze jours que je

ne sors plus, non pas que je sois malade, mais dès que je marche un peu j'ai des douleurs dans les reins ; voilà pourquoi je suis de reste. Hier je ne suis même pas allée à la messe. Je crains bien que cela ne dure encore longtemps comme ça.

Autrement je suis très bien et je désire que vous vous rassuriez sur le sort de votre filleule surtout en ce qui concerne ma machine à coudre. Elle est très innocente de ma fatigue car je ne la fais point aller au pied. Elle marche à la main aussi, et c'est de cette façon que je m'en sers ces temps-ci. Ça ne peut en aucune façon me nuire ou me fatiguer.

Tant qu'à ce qui est de ma réclusion, je ne m'en plains pas. Je suis assez casanière, vous savez, et si je voyais un peu plus mon cher époux je serais pleinement satisfaite. Malheureusement ses affaires le tracassent dans ce moment et il passe à peine à la maison au moment du déjeuner.

Ma Riquette continue à bien venir, vous la trouverez en effet grandie quand vous la verrez ; j'espère qu'à ce moment là elle courra seule par toute la maison. Elle aura ses treize mois puisque vous retardez encore votre arrivée.

Ce que vous me dites de Marguerite est vraiment affligeant et je comprends bien que vous en soyez inquiet. Parlez-m'en, j'aime à avoir de ses nouvelles.

Au revoir, mon cher Parrain, je vais écrire à Marie Charles, je suis très en retard avec elle.

Votre fille qui vous aime et vous embrasse bien affectueusement

Armelle²¹

Eugène me charge de vous faire ses amitiés.

2

Extrait d'une lettre d'Armelle Boubée datée du Bois-Chabot, 13 août 1882

«Ce soir Eugène s'est imaginé d'aller surprendre les hirondelles endormies. Il y en avait une bande de plusieurs mille dans les roseaux en face de nous. Il m'a fallu l'accompagner, il croyait qu'il aurait besoin de renforts pour porter le gibier..., mais les mignonnes petites bêtes ont eu soin à notre approche de s'envoler de l'autre côté de l'eau, et une fois la rivière entre elles et nous, elles ont commencé leur somme qu'elles continuent sans doute pendant que nous sommes rentrés tout penauds... Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.»²²

²¹ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 F 1106/1.

²² De cette lettre dont je n'ai pas l'original, je n'ai que cet extrait. L'original se trouve aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, cote 1 F 1108.

Lettres de Marie de La Borderie à Armelle Boubée

1

Vitré 11 fev 1901

Ma chère Armelle

Je n'ai que quelques moments à moi, mais je comprends votre désir d'avoir des nouvelles de mon pauvre Arthur et je viens vous en donner. Il s'en va peu à peu et je souffre le martyre de le voir si malade sans pouvoir le soulager. Vous savez, ma bonne Armelle, quelle tendresse ardente j'ai pour mon Arthur bien aimé, l'union qui règne entre nous, le bonheur que nous goûtons ensemble et vous comprenez combien j'ai le cœur déchiré. Il ne veut que mes soins, je ne le quitte pas, ne voulant pas perdre un instant de ceux que le bon Dieu veut bien encore me le conserver. Priez ma chère Armelle pour mon Arthur qui souffre beaucoup et pour moi ; tous deux nous en avons grand besoin. Que le bon Dieu ait pitié de nous ! Vous ne pouvez, ma pauvre Armelle, vous faire idée de l'état déplorable physique et moral de mon pauvre Arthur ; c'est navrant. Il a ses idées toutes brouillées et aujourd'hui un peu de fièvre et de délire. Nous vous envoyons à tous, ma bonne Armelle, amitiés et souvenirs

Croyez à ma sincère affection

Marie

2

Vitré 14 fev 1901

Ma chère Armelle

Ma dépêche vous a peut être paru bien singulière, mais je ne pouvais vous laisser venir ici dans le triste état où est mon pauvre Arthur. Il divague sans cesse, ne veut voir personne que ses frères et sœurs. Du reste il est tellement faible qu'il ne peut même pour ainsi dire pas parler. Hier surtout, nous craignons un malheur prochain. Je ne puis vous dire combien je souffre et ai le cœur brisé. Je ne le quitte ni jour ni nuit et aujourd'hui le pouls est un peu moins faible ; il ne prend presque plus rien. Merci chère Armelle de votre affection pour nous deux et de votre intérêt. Priez pour nous. Ne nous oubliez pas près de tous les vôtres et croyez à notre sincère affection

Marie

Je vous redonnerai des nouvelles.